



ROMAN

Yanick Lahens, romancière de l'intime dans le chantier haïtien

Dans «Guillaume et Nathalie»,
la romancière ne parle ni de misère ni
de paysans mais d'une histoire d'amour
entre deux amants de la classe moyenne
à Port-au-Prince. Rencontre sur l'île

Par **Arnaud Robert**, Port-au-Prince



Yanick Lahens

Guillaume et Nathalie

Sabine Wespieser Editeur, 180 p.

Elle n'a pas le cœur à écrire le grand roman des Amériques. Elle ajuste de courtes phrases, qu'elle élague encore, de peur d'expliquer trop, de diriger le regard; elle fomenté une histoire infime qu'elle a méditée longtemps, celle d'une rencontre entre un quinquagénaire et une femme qui a vingt ans de moins. Dès les premiers escaliers, ils savent qu'ils vont s'aimer. Yanick Lahens raconte son roman, *Guillaume et Nathalie*, dans un bar de Pétion-Ville, sur les hauteurs de Port-au-Prince. Elle a l'âge de son héros, elle est d'une intimidante beauté,

plus amérindienne que créole. Elle ne traite ni des plus misérables de la société haïtienne, ni des paysans, selon une tradition qui a défini la fiction caraïbe. Elle part de son monde. Celui qu'on appelle ici la petite bourgeoisie, celui qu'elle définit comme la classe moyenne. C'est-à-dire la minuscule portion silencieuse d'une société qu'on réduit en général à ses extrêmes.

Yanick Lahens est une intellectuelle née à quelques rues de là, dans ces pentes qui, depuis le séisme du 12 janvier 2010, ont renforcé encore leur statut de centre-ville improvisé, compulsif

et asphyxiant pour une capitale de 3 millions d'habitants. Elle se souvient de son enfance, du temps où Pétion-Ville était encore un faubourg rural, une villégiature pour les urbains, avec des arbres et l'air frais des chemins sans voiture. Elle a vécu l'essentiel de son adolescence en France, elle est retournée en Haïti pour enseigner la littérature, combler notamment l'incroyable oubli des femmes dans les anthologies nationales. Elle raffole de l'écriture de Marie Chauvet, «celle qui a inventé le roman moderne sur notre île».

Quelques jours après cette entrevue, on revoit Yanick Lahens, assise à la table d'un débat sur le féminisme. Elle est polie, jusqu'au moment où elle s'agace des questions qu'on lui pose, toujours des hommes qui se disent «féministes mais pas engagés». Yanick est un feu qui couve. On pourrait la croire sèche. Elle est, en réalité, prête à bondir. «Je suis née sur une terre qui est socialement et

historiquement définie par les hommes. J'écris en ce moment un essai sur les femmes. Elles se trouvent dans l'œil du cyclone. Elles observent les manigances des hommes, le bruit et la fureur; elles peuvent les décrire assez bien, à distance. Quand je vois qu'on nie la contribution des femmes dans la littérature haïtienne, j'ai envie de sortir mon revolver féministe.»

Dans *Guillaume et Nathalie*, la romancière ne se contente pas de raconter les premiers regards, l'appétit des corps, les dénégations, toute cette tension qui se résout en une sensualité doucement décevante. «C'est l'heure où on assiste à la montée du silence qui tamise le grand charivari des journées tournées et retournées. Un silence comme un voile suspendu entre ciel et terre. Un silence de chambre close pour abriter les soliloques affolés de la chair», écrit-elle dans le vestibule de son récit. Elle interroge aussi des lignes de force, des fragmentations, qui ne relèvent pas seulement de la réalité haïtienne, mais d'aujourd'hui et de partout. Guillaume est un ancien communiste, revenu de tout, agrippé sans vigueur à ses programmes d'ONG; sa famille est à l'étranger, il lui reste dans l'esprit les restes fumants des batailles idéologiques.

Nathalie, par opposition, a passé du temps ailleurs, elle revient pleine de ce pragmatisme globalisé qui ne cherche plus à





rien bousculer mais à composer; elle est l'enfant d'une époque qui ne songe plus aux lendemains chantants, ni au grand soir, mais à ces petits matins où elle saisit son appareil photographique pour capturer une ville à laquelle elle se sent fondamentalement étrangère. «Pour les trentenaires, j'ai le sentiment que l'histoire n'existe pas. C'est un choc de voir son pays se défaire de ses héros, de ses révolutions, comme de vêtements dont il n'a plus besoin. Guillaume ne peut comprendre cela, cette espèce d'opportunisme dans l'action qui rend les jeunes gens si dangereux et séduisants. Il

se sent piégé, piégé par l'histoire.» Le roman est un carrousel de développeurs internationaux qui considèrent Haïti comme le terrain interchangeable d'une mission provisoire. Alors, pour se prémunir de la honte et du dépit, les Haïtiens qui participent de cette mascarade se réfugient dans l'amour.

C'est un roman à l'eau-de-ronce. Le corps-à-corps, ici, est un exil intérieur. La rencontre improbable: une fuite éperdue. Guillaume et Nathalie appartiennent à ces 15% de diplômés haïtiens qui n'ont pas renoncé à leur île. Yanick Lahens montre le fossé qui les sépare, mais plus encore ce qui, face aux Blancs, face aux plus pauvres, face au tumulte d'un pays qui ne semble laisser aucune place au moyen terme, les soude. «J'ai connu un temps où la couche moyenne pouvait trouver

des débouchés nationaux. Nous avions des médecins, des avocats, des ingénieurs. La dictature de Duvalier a chassé nos professionnels. Ceux qui sont restés se sont appauvris. J'ai connu en direct cette dégradation qui a fait des gens éduqués des incongruits dans le pays.» Avant de publier ce roman, Yanick Lahens avait écrit *Failles*, le poème intranquille d'une terre qui a tremblé. Elle n'y donnait pas de conseil. Pas de solution. Dans *Guillaume et Nathalie*, elle invente cet espace duel, celui de la passion, offert comme un ultime recours.

«Dans un quart de seconde incroyablement prolongé. A égalité de désir. A égalité de plaisir. Nathalie s'abîme dans un orgasme aveugle, gémit comme dans une blessure. Guillaume passe de la jouissance à l'oubli total. Un homme mort dans le passage d'un cri. Il n'y a pas de mots pour dire certains mouvements. Il y a des cris qui n'ont pas de nom.» Certains écrivains haïtiens ont

déjà taxé les livres de Lahens de «littérature de bonne femme». Ils croient que l'amour est une chose légère, que l'on est romancier, dans ces Antilles délabrées, que lorsqu'on ajoute la peur au sang et qu'on visite, depuis son bureau protégé, les bidonvilles de Cité-Soleil. Yanick Lahens, dans son beau roman *La Couleur de l'aube*, déjà, ne pensait pas son univers comme un espace déshumanisé où les choses sérieuses sont forcément violentes. Elle est comme Kettly Mars, comme Marvin Victor qui est peut-être l'écrivain le plus féminin de son pays: un auteur pour lequel l'intimité est l'autre grand chantier de la reconstruction.

Nouvelles, romans, etc.

Yanick Lahens

Yanick Lahens est née à Port-au-Prince, en Haïti, le 22 décembre 1953.

1990 *L'Exil. Entre l'ancrage et la fuite:* l'écrivain haïtien, H. Deschamps, Port-au-Prince (essai)

1994 *Tante Résia et les dieux*, L'Harmattan (nouvelles)

2000 *Dans la maison du père*, Le Serpent à plumes (roman)

2003 *La Petite Corruption*, Mémoire d'Encrier, Montréal (nouvelles)

2006 *La folie était venue avec la pluie*, Presses nationales d'Haïti, Port-au-Prince (nouvelles)

2008 *La Couleur de l'aube*, Sabine Wespieser Editeur, Paris (roman), Prix RFO 2009

2010 *Failles*, Sabine Wespieser Editeur, Paris (récit)

2013 *Guillaume et Nathalie*, Sabine Wespieser Editeur, 2013 (roman)



SATTON/LEIMAGE/AFP



Yanick Lahens

dans un café de Pétion-Ville, son quartier natal

«La dictature
de Duvalier a chassé
nos diplômés.
J'ai connu en direct
cette dégradation
qui a fait des gens
éduqués
des incongruités
dans le pays»